

VIDEO TELLING STORIES

Les images animées envahissent musées et centres d'art. La vidéo et le cinéma s'exposent comme les arts plastiques et les plasticiens se sont emparés des moyens et des formes du septième art. Trois récentes expositions au Musée d'art moderne de la ville de Paris questionnent le médium vidéo et ses modalités de monstration. La question du statut et du genre de ces images revêt une actualité singulière.

Les frontières se brouillent : films dans les musées, vidéos dans les cinémas, artistes utilisant la pellicule ou les supports numériques. Vertige de l'amateur devant une projection : DVD, VHS, 16mm ou 35mm ? Fiction ou documentaire ? Récit ou abstraction ? Projection ou moniteur ? Dans un white cube ou une salle obscure ? Simple ou multi projection ? Comment nommer ces "images temporelles" ? "Cinéma d'exposition", expanded cinema, vidéo plasticienne ?

La différence traditionnelle entre vidéo (médium des plasticiens) et pellicule 35 mm (support des cinéastes) s'estompe : les techniques de projection numérique et le perfectionnement des caméras DV pourraient amener l'abandon de la pellicule argentique au cinéma... De nombreux artistes, tels Tacita Dean, Matthew Barney, Eija-Liisa Ahtila, Dominique Gonzalez-Foerster, choisissent le 35mm pour tourner des œuvres - sont-elles encore des "vidéos" ? - parfois transférées sur DVD et projetées (en vidéo). Les jeunes artistes profitent, eux, de la souplesse et du faible coût des caméras DV pour produire des œuvres abouties.

FOISONNEMENT DES GENRES VIDÉOGRAPHIQUES

La spécificité du genre vidéo est difficile à établir. Ce médium est héritier des ambitions du cinéma primitif - Abel Gance voulait projeter son *Napoléon* sur trois écrans simultanément - mais aussi de l'histoire du cinéma expérimental et du cinéma des plasticiens (Hans Richter, Duchamp, Fernand Léger). Les "images temporelles" dialoguent avec la photographie, le cinéma et, de manière problématique, avec la télévision. La projection grand



format a donné une dimension monumentale aux œuvres, dialoguant avec la peinture classique (voir Bill Viola, *The Greeting*).

"L'art vidéo" des années 1970 et 1980 s'intéressait à la performance, aux expérimentations structurelles sur le médium lui-même : effet de miroir, retransmission live en circuit fermé, rivalités avec le télévisuel, distorsions de l'image... Aujourd'hui il n'y a plus un "art vidéo" homogène et identifiable, car la vidéo est partout et les œuvres l'utilisant présentent une remarquable diversité de genres.

On rencontre ainsi des captations de performances (Marina Abramovic), des réflexions structurelles sur le vidéographique (Dan Graham) ou le cinématographique (Pierre Huyghe), des boucles hypnotiques (Muriel Toulemonde), des bricolages revisitant Méliès (Pierrick Sorin). Existente encore des explorations du paysage (Marcel Dinahet), des pérégrinations documentaires (Ann-Sofi Sidén, Anri Sala), du cinéma expérimental (Matthias Müller, Stefan Girardet), voire des hybridations de clips musicaux (Pipilotti Rist). Enfin la narration et les logiques de la fiction constituent une dernière catégorie, particulièrement riche et foisonnante.

LE TROPISME NARRATIF

Le cinéma classique est dominé par la narration. Le déroulement de l'intrigue suit une logique linéaire vers un dénouement. La fiction obéit à des règles et des régimes d'intelligibilité. Elle revêt des formes, des motifs, des modèles (pattern) universels. Il existe aujourd'hui dans la vidéo un tropisme fictionnel, une tendance vers la narration selon la logique empruntée au cinéma mainstream.

Les artistes montrent des histoires, avec les outils et les structures propres à la fiction cinématographique.

Raconter une histoire requiert une certaine intelligibilité. Quand le cinéma classique lisse les difficultés en explicitant les ellipses et fluidifiant les transitions, les vidéos, au contraire, sont rugueuses. Elles se dérobent : le spectateur est interprète et acteur du récit. Apparaissent ainsi des éléments spécifiques de la forme vidéo : pas de récit linéaire, pas d'univocité, pas d'intelligibilité intégrale immédiate ; enfin leur intérêt ne s'épuise pas à la première vision. Le recours à des segments narratifs ne se fait pas au détriment de l'intérêt de chaque instant. Les éléments signifiants, les briques de la fiction sont susceptibles d'être assemblés différemment par chacun.

Par un parcours subjectif à travers des vidéos significatives de cinq artistes de générations différentes (Emmanuelle Antille, Marie-France et Patricia Martin, Rébecca Sauvin, Eija-Liisa Ahtila et Annika Larsson) vont être explorés les usages du récit, les limites de la narration et les codes de la fiction.



Annika Larsson (1972, Suède) : Microstories

Annika Larsson filme des fragments d'action, des bribes d'histoire. Ses courtes scènes sont le théâtre de relations troubles entre des hommes ; les enjeux, les intrigues, les mobiles des personnages nous sont inconnus. Pourtant le réflexe fictionnel opère : on retisse des histoires avec force. *Dog* (2001, DVD, 16' boucle) montre deux hommes et un chien dans un univers blanc et dépouillé, nimbé d'une lumière crue. Cette scène ésotérique baigne dans une ritournelle entêtante de Tobias Bernstrup. C'est un étrange cérémonial fait de

relations indécises et silencieuses, de regards lourds. Domination, soumission, séduction, fascination, échanges muets autour du chien : on ne peut que conjecturer. Les rôles ne sont pas clairs, on décrypte un rituel, l'un fait allégeance à l'autre. In fine le sens n'a pas été dévoilé mais le spectateur a élaboré maintes interprétations, une intrigue afin de traduire la tension en fiction. Le regardeur a fait son film.

Stéphane Delanée

Rebecca Savion est représentée par la galerie Alexis Fosseur de Genève où Barbara Polla la défend avec passion et talent.
Eija-Liisa Ahtila est représentée à Paris par la galerie Marian Goodman. Consolation service, primé à la Biennale de Venise en 99 est édité en DVD par Cristal Eye, Helsinki.
Emmanuelle Antille est défendue par la galerie Hauser & Wirth & Posenhuber à Zurich, elle représente la Suisse à la Biennale de Venise de Juin à Septembre 2003.
<http://artimo.net/ourngar/home/default.html>
La galerie Aline Vidal à Paris consacre une exposition à Marie-France et Patricia Martin au printemps 2003, et le Barbican Center à Londres fin 2003.
<http://www.danielbarnaud.com/Martin.htm>
Annika Larsson est représentée en France par Comic galerie, Paris. <http://www.annikalarsson.com/>